

dont il n'a jamais fait usage, oh ! pourquoi n'en est-il pas muni, dans cette nuit fatale, où il aurait si grand besoin de secours.

En ce cas urgent, Adalbert songe à ses draps dont la toile est assez forte pour supporter un poids plus lourd que le sien. Vite, il les prend, il les noue l'un à l'autre ; la fenêtre, par bonheur, lui fournit le moyen de les arracher solidement ; puis il va se risquer sur cette échelle mouvante, sans songer le moins du monde au côté romanesque et poétique de cette manière de descendre un étage.

Déjà notre héros avait une jambe hors de la fenêtre ; la seconde allait suivre. Mais soudain un aboiement terrible se fait entendre. Un dogue énorme, s'élançant de la niche qu'il occupait dans un coin du jardin, se précipite à saluer la descente d'Adalbert avec des dents qui auraient fait honneur à la triple gueule du Cerbère antique. Ce redoutable gardien était de force à étrangler sur place un homme qui se présenterait même dans une position défensive beaucoup moins désavantageuse.

Sous peine de se voir dévorer tout vif, le malheureux peintre ne pouvait donner suite à son projet d'évasion. Il se hâte de rentrer par le même chemin ; mais, dans la précipitation avec laquelle il retire son échelle improvisée, les draps vont frapper la chandelle qu'ils éteignent. Adalbert referme aussitôt la fenêtre, et le voilà replongé plus avant dans la situation angoissante d'où il avait essayé de sortir.

Il prête l'oreille. L'aubergiste, au bruit des aboiemens, est sorti de la maison ; il fait une petite ronde ; voyant que tout est tranquille, il calme de la voix et de la main l'horrible dogue dont la férocité ne respecte que son maître et sa maîtresse ; et puis il rentre chez lui, supposant que l'odeur de quelque hôte feuve, comme il s'en trouve dans ces bois, aura seul éveillé la vigilance et la colère de la redoutable sentinelle.

Adalbert n'a donc plus qu'à attendre son sort. Il voulait des aventures ! En voilà une, et beaucoup plus dramatique qu'il ne l'aurait souhaitée. Un faible rayon de lune, qui pénètre dans la chambre, ne sert qu'à rendre, selon l'expression de Milton, les ténèbres visibles. Dans cette demi-obscurité, les objets revêtent des formes étranges et fantastiques. Nous avons parlé d'un coffre qui composait une notable partie du mobilier. Ce coffre, aux yeux d'Adalbert, prend la physionomie d'un cercueil. Peut-être est-il destiné à remplir bientôt l'office de cette lugubre et dernière demeure de l'homme !

De nouveau, les deux voix se font entendre. C'est la femme qui parle. — Dis donc ? il est temps de monter. Tiens, voilà ton couteau.

Adalbert tressaillit, et il eut besoin de s'appuyer contre la muraille. L'infortuné touriste crut sentir le froid aigu de l'acier lui traverser le cœur.

— Est-ce ainsi que tu me soignes un si bon outil ? dit à son tour l'aubergiste. Ce couteau-là n'a pas le fil : cherche-moi donc la pierre à repasser.

E Adalbert entendit la lame qui grinçait en se promenant sur la pierre.

Quelles hideuses images surgirent en ce moment devant les yeux de notre pauvre ami ; on peut plus aisément se les figurer que les décrire. Il lui sembla qu'une main de fer lui serre la tête à l'écraser. En un instant, comme dans un mirage, vingt idées différentes sont venues se refléter et prendre forme dans son cerveau. Cette espèce de vision lui a montré à la fois son atelier, ses travaux commencés, les personnes qui lui sont chères, tout ce qu'il a quitté, quitté à jamais, pour périr éborgné au milieu de la nuit, sans pouvoir se défendre, après avoir entendu les apprêts de sa mort, après avoir bu, goutte à goutte, les angoisses d'une si effroyable fin !

Cette agonie anticipée était si affreuse qu'à tout prix Adalbert aurait préféré qu'elle se terminât sans différer davantage. Et cependant, quand le bruit du fatal couteau que l'on repassait eut cessé, un instinct machinal de conservation lui inspire une dernière tentative, non pour éviter la mort (il n'en a pas l'espoir), mais au moins pour la retarder. Il aurait sans doute été plus noble et plus beau de se draper dans un impassible courage, comme les sénateurs romains assis sur leur chaise curule en attendant la hache de Gaulois. Cet héroïsme passif fit défaut à notre voyageur. On a vu que dans un coin de la chambre se trouvaient quelques bottes de légumes jetées là pour sécher. Adalbert se blottit derrière ce faible rempart, tandis que l'aubergiste monte l'escalier. Il a beau chercher à ne pas faire de bruit, Adalbert ne l'entend que trop bien : chaque pas lui fait la même impression que si l'on marchait sur sa poitrine.

Enfin le loquet se lève : la porte s'ouvre. Adalbert, en qui la respiration est suspendue, voit entrer le cabaretier qui, de la main gauche, tient une lanterne sourde, et, de la main droite, un large couteau d'un pied de longueur. Cet homme s'avance à pas de loup dans la chambre : il jette un regard sur ce lit qui est vide et dégarni. Les draps gisent par terre, au près de la fenêtre encore noués l'un à l'autre.

L'absence du voyageur, ce désordre, excitent la surprise bien naturelle de l'aubergiste. Il arpente deux ou trois fois la chambre. Va-t-il redescendre sans plus de recherches ? Un instant Adalbert l'a espéré : mais un regard jeté de son côté par le Cévenol, dont la lanterne suit la même direction, brise cette dernière branche que saisissait la main désespérée du malheureux.

— Que faites-vous donc là ? dit la rude voix de l'aubergiste. — Et, d'un coup de pied il culbute les bottes de pois et de haricots qui cachaient mal le pauvre Adalbert.

— Tenez ! tenez ! s'écrie celui-ci, voici ma montre ! voici ma bourse ! — Votre montre ? votre bourse ? Qui diantre vous les demande ?

— Mais que venez vous donc faire ici ? Vous n'en voulez donc pas à ma vie.

— Vous êtes fou, mon cher Monsieur ! Aussi je disais bien qu'av. c une

barbe pareille... Je viens tout bonnement couper un morceau de la pièce de lard qui est là, pendue aux solives du toit pour votre déjeuner de demain ; car vous ne comptez pas sans doute partir sans rien prendre. Même que notre ménagère a tué ce soir un poulet à votre intention.

Est-il besoin de raconter en détail l'explication qui suivit ? Adalbert voulut néanmoins avoir le cœur net au sujet du corps dont il avait vu les pieds mal cachés sous la paille. Pour que le montagnard comprît ce qu'Adalbert voulait dire, il fallut que ce dernier lui montrât cet objet de terreur :

— Ah ! ces femmes ! dit le paysan ; voyez un peu s'il est permis de laisser ainsi à l'abandon, les bottes que je mets dans les grandes occasions pour enfourcher notre jument !

Adalbert, respirant enfin tout à l'aise, partagea de très-bon cœur et de très-bonne grâce, la grosse gaîté que sa méprise et ses terreurs excitèrent chez les maîtres de l'auberge. Il acheva sa nuit beaucoup mieux qu'il ne l'avait commencée. Le lendemain matin il fit grand honneur au morceau de lard et au poulet. Il dota son album d'un croquis de *repair* du théâtre de ses angoisses, et comme il a conté cette histoire, sous le sceau du secret, à une dame de notre connaissance, nous n'avons pas tardé à savoir toutes les circonstances de la terrible aventure.

TH. MURET.

PROPOS.

UN PORTEFEUILLE renfermant quelque argent et qui paraît avoir été perdu depuis plusieurs mois a été déposé à l'ÉVÊCHÉ DE MONTRÉAL. La personne qui aurait droit à le réclamer pourra s'adresser à MESSIEUR H. HUDON, V. G.

PROPOS.

A tous les M. M. les curés du diocèse de Québec.

LE Soussigné se propose de publier un petit pamphlet, ayant pour titre : **RÈGLEMENT DE LA SOCIÉTÉ DE TEMPÉRANCE** ; il contiendra un grand nombre de traits intéressants, relatifs à la Tempérance, dont la plupart sont des faits arrivés sous nos yeux.

Ce pamphlet sera rédigé par un des membres du clergé ; il contiendra de 100 à 120 pages, format in-dix-huit, et se vendra au prix modique de quinze sous.

Le Soussigné ose espérer que MM. les curés de campagne engageront leurs paroissiens à y souscrire. Et s'ils daignent se charger de l'agence pour cet ouvrage, ils sont respectueusement priés de faire parvenir, avant le 15 septembre prochain, la demande du nombre d'exemplaires qu'il leur faudra ; car l'impression sera commencée à cette époque, et il ne sera plus possible au Soussigné de recevoir de nouvelles demandes. Aussitôt que l'impression sera terminée, il en sera donné avis, par la voie des journaux. Toutes lettres doivent être franches de port, et seront adressées au Soussigné, bureau du Canadien, Basse-ville de Québec. STANISLAS DRAPEAU.

Voici les noms de quelques membres du clergé, qui ont bien voulu honorer de leurs souscriptions ; —

M. le CURE de QUÉBEC.
M. le CURE de St. ROCH.
M. J. AUCLAIR, Ptre.
M. H. ROUTIER, Ptre.
M. J. B. OLSCAMPS, Ptre.

A VENDRE A CE BUREAU

PETIT ABRÉGÉ DE GÉOGRAPHIE, D'HISTOIRE DU CANADA suivi de quelques NOTIONS GRAMMATICALES pour faciliter aux enfans l'étude de la langue anglaise à l'usage des Ecoles du diocèse. 1ère. édition. Prix, 15 sols.

EN VENTE A CE BUREAU,

LE PETIT MANUEL

DE LA PRÉDICTION DE LA TRINITÉ
du Très-Saint et Immaculé

CŒUR DE MARIE.

Etablie dans l'église cathédrale de Montréal, le 7 février 1841.

QUATRIÈME ÉDITION EN CANADA,

AVEC L'APPROBATION DE MGR. DE MONTRÉAL.

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

LES MÉLANGES se publient deux fois la semaine, le Mardi et le Vendredi. Le prix de l'abonnement, payable d'avance, est de QUATRE PIASTRES pour l'année, et CINQ PIASTRES par la poste. On ne reçoit point d'abonnement pour moins de six mois. Les abonnés qui veulent cesser de souscrire au Journal, doivent en donner avis un mois avant l'expiration de leur abonnement.

On s'abonne au bureau du Journal, rue St. Denis, à Montréal, et chez MM. FABRE et LEPROHON, libraires de cette ville.

Prix des annonces. — Six lignes et au-dessous, 1re. insertion, 2s. 6d.
Chaque insertion subséquente, 7½d.
Dix lignes et au-dessous, 1re. insertion, 3s. 4d.
Chaque insertion subséquente, 10d.
Au-dessus de dix lignes, 1re. insertion par ligne, 4d.
Chaque insertion subséquente, 1d.

PROPRIÉTÉ DE J. C. PRINCE. Ptre. DE L'ÉVÊCHÉ
IMPRIMÉ PAR J. A. PLINGUET.